

4 janvier 1975 Vol. 17, No 1

# perspectives

LE QUOTIDIEN  
DU SAGUENAY-LAC ST-JEAN

la petite histoire de ma maison page 2



# si ma maison m'était contée

un voyage de 113 ans au 1791 de la rue saint-timothée  
m'a fait découvrir bien des époques,  
bien des gens, mais toujours la même petite patrie

PAR PIERROT LÉGER

PHOTOS PEDRO RODRIGUES



Le savant de la petite histoire (vestibule de l'Histoire avec un grand H) m'envoie en pleine face: "Mais, y aurait tout Montréal à ranimer comme tu le fais pour une seule bâtisse!" Aussi illuminé en dedans de lui qu'impressionnant de sang-froid en dehors, c'est — dans son austère bureau de l'hôtel de ville où subsistent les racines vivaces d'une certaine épopée montréalaise — l'archiviste en chef Lajoie qui me fait enfin ressentir l'étrange fascination de l'aventure où je me débats depuis des jours.

Où je me débats, oui... Tout comme Monsieur Aujourd'hui chercherait, nageur planétaire refusant son silence au passé, à remonter un courant capricieux vers Monsieur Hier! Imaginons! Moi qui ne possède en rien la discipline du patient chercheur, je me suis pris à rêver, comme ça, par un beau midi de paresse, à ce qu'avait pu être l'histoire du 1791 de la rue Saint-Timothée. Un simple vieux logis anonyme dans un bout de rue comme il en subsiste encore quelques-uns — pour peu de temps, semble-t-il —, sur cette "terre des hommes" montréalaise.

Le lendemain matin, je m'écrie presque devant le directeur de la rédaction de *Perspectives*: "Tu vois ça, toi, si seulement ma maison m'était toute racontée?" Et, comme pour le convaincre entre deux et caetera: "On y est depuis à peine un an. A l'intérieur, on dirait une vieille maison de l'autre siècle. Tiens! Y a même des numéros sur les portes. Ma bonne femme et moi on couche dans le 2. Mon atelier d'écriture, c'est le 3. Et puis, y a des générations d'épaisseurs de prélat et de tapisseries..." C'en était bien assez pour lui qui devait me faire cette claire invitation: "Et si tu voyais à ce qu'elle te soit contée, ta maison?"

J'ai donc entrepris un fulgurant voyage de plus de 113 ans dont le lointain livre de bord aurait pu commencer par la formule magique: "Il était une fois en 1861..." Mais le compte à rebours devait plutôt commencer en l'an 1974 avec la bonne grâce de ma propriétaire: la Caisse populaire Sainte-Catherine (rue Amherst, dans le district municipal Saint-Jacques) par son tout patient directeur Jacques Dufresne.

C'est presque un travail de bénédictin des choses temporelles que de pouvoir retrouver l'année où un des anciens — toujours bien en vie, on le verra plus loin — fit installer la première baignoire (un récipient sur pattes assez creux mais long de quelque trois pieds) dans le logis du 1791. Ce fut en 1939, quand la bâtisse de cinq logements comptait déjà 78 bonnes années de maçonnerie. Tel n'était pourtant pas, on s'en doute, l'objet essentiel de mes premières recherches avec mon directeur de caisse pop. Nous allions vraiment faire appel à "la folle du logis", comme Larousse appela un jour l'imagination.

## il était une fois en 1861

L'édifice séculaire à trois étages fait de brique, de bois et de plâtre, et surmonté de discrètes lucarnes, où se trouve mon logis (qui fut, semble-t-il, le corps de l'ensemble), se trouve au cœur même de "la petite Italie" des années 25-55, tumultueuses et colorées, premier fief des dynasties Cotroni, Vendetti et Cie, et des premières familles canadiennes-françaises émigrées de la périphérie rurale si proche en ces temps-là d'une grande ville naissante. Employons à dessein une phraséologie administrative pour situer ce qui reste aujourd'hui d'un quadrilatère à l'éphémère évocatrice de toute une époque:

"Du côté nord de la rue Robin jusqu'au côté sud de la rue Ontario, entre les

rues Saint-Timothée et Amherst; du côté ouest de la rue Saint-Timothée jusqu'au côté ouest de la rue Amherst, entre les rues Robin et Ontario."

Une parcelle du centre ville à son extrémité est. Pour que ma maison me soit contée, il a bien fallu que j'interroge ma rue, ses gens, notre quartier. Et que je les raconte ensuite à ma maison! Celle-ci fut, au fond, la propriété de la même nombreuse lignée familiale pendant 72 ans (de 1894 à 1966). Mais ce qu'il a fallu en fouiller des pages d'actes notariés (héritage, usufruitier, transactions entre proches ou lointains parents, etc.) avant de découvrir... cette évidence! Et encore les témoignages des aimables voisins — dans la plus pure tradition orale — me furent-ils d'un grand secours pour me permettre de m'y retrouver dans ce dédale éloigné de ménages successifs.

Il était donc une fois en 1861 un dénommé Jean-Baptiste Deslongchamps. Venu du bourg de Saint-Lin. Ce village d'aujourd'hui, voisin de Mirabel, un des berceaux de la région des Deux-Montagnes. Il y naquit en 1841, tout juste 20 ans avant l'histoire de mon Jean-Baptiste, un certain Wilfrid Laurier qui serait consacré *sir* par... etc.! Deslongchamps avait momentanément troqué son train de vie de petit commerçant (à Saint-Lin, les Deslongchamps ont longtemps tenu magasin général et postes de maire ou échevin) pour son métier de maçon... Le citoyen Jean-Baptiste était donc venu bâtir (ma) maison dans cet embryon de rue au sol battu.

Constructeur et premier propriétaire du 87, rue Saint-Nicolas-Tollentin (sic). Qui deviendra non moins temporairement la rue Jacques-Cartier en 1867. Mon 1791 Saint-Timothée d'aujourd'hui! Qui se situait d'ailleurs entre les numéros civiques 465 et 475 de la rue du même nom en 1912. Reflet de l'exceptionnelle croissance démographique du lointain "bébé" de Paul de Chomedey de...

Dans le grand livre du directeur Dufresne, mon proprio par délégation de pouvoirs, on s'aperçoit que la Caisse Sainte-Catherine a acheté en 1966 de l'ancienne Société d'administration et de fiduciaire, maintenant intégrée au Trust Général du Canada, notre bâtisse abritant les 1785-87-91-95 et 97 Saint-Timothée pour la somme apparemment dérisoire de \$9 500 (il faudra ensuite mettre le même paquet d'argent dans la restauration de la façade et d'un mur mitoyen).

Cent ans plus tôt, on évaluera à quelque \$900 le bloc de logis encore tout jeune (dont on avait estimé à \$300 la valeur foncière, lors de la première année montréalaise de "mon" Jean-Baptiste Deslongchamps.) Relais pittoresque pour chambreurs à la petite semaine: premiers commis-voyageurs; charretiers; travailleurs de chantiers; commerçants de bois... de chauffage pour poêles et fournaies—"truiés" dont la tuyauterie artisanale devait laisser des marques sur certains de nos murs avant de s'en détacher pour les tombereaux des "guenillous" naissants. Et logements surtout, pour locataires nomades à la petite année. A fort petits loyers aussi. Dans les \$10 par mois, comme le croient certains vieux fonctionnaires municipaux? Sans doute. On en paie 55 aujourd'hui. Il est vrai qu'il faut mettre des sous en plus, et pas mal d'énergie pour rajeunir et rendre confortables ces belles vieilleries...

On était donc alors aux premiers temps de la paroisse dite "du quartier Saint-Jacques" (et du célèbre marché du même nom), et les propriétaires se succédaient comme les paroisses allaient se subdiviser non sans de vives querelles... de clocher. Je n'étais toujours pas au monde pour jouir ou blêmir des transactions de l'époque quand, après 19 ans, Jean-Baptiste Deslongchamps vendit sa bâtisse (et mon logis donc!) à Auguste Saint-Germain. En 1880.

Survint alors, selon les archives du Bureau d'enregistrement provincial, un

Derrière le comptoir  
l'épicier Roméo  
Lizotte, du coin  
Robin et St-Timothée.



Saint-Germain fils (ou "Auguste junior") qui veilla tellement plus que son "paternel" sur la bâtisse... qu'il la fit passer pour bon, vite et pas cher (?) entre les mains d'un autre clan père-fils, Octave et Avila Truteau — quelconque branche de la généalogie Trudeau toute assortie de nationalistes autant que de fédéralistes... 14 ans passèrent ainsi.

C'en était fait de mes quelques séances avec Jacques Dufresne, de mes visites aux bureaux d'enregistrement ou autres services municipaux et provinciaux. Chaque page de tout grand livre me parlerait dorénavant d'autres proprios disparus mais tous issus du même clan familial (avec des croisements de noms franco-irlandais, comme seul le Québec en possède), à commencer par Raymond Chartrand (1894) et en passant par ses petites-filles ou nièces, ces mesdames Jarrêt-March, Lauzon-Kent, jusqu'à ce que cette famille, s'éteignant, confie à des fiduciaires, en 1963, le soin d'administrer la maison en attendant d'en disposer.

## la petite italie

Qui donc me raconterait davantage ma maison? Qui donc me donnerait partage à quelques lambeaux de vies d'hommes, de femmes, d'enfants à avoir rompu leur petit pain quotidien dans notre immuable cuisine surplombant la même commune et propre arrière-cour et son clavier futuriste de cordes à linge et de vieilles cheminées? A s'être accouplés dans notre chambre pour l'amour et les berceaux? A s'être recroquevillés dans notre "Johnny-on-the-Spot" si minuscule qu'il y faut tenir le journal contre son visage pour faire ses absences... à l'aise?

A avoir inscrit sur quelques murs, ici des mensurations — j'y ai même trouvé mes "5 pi. 6 po." — là des numéros de téléphone ou adresses: "Mr and Mrs Octave J. Dutil, 1405 Elkgrove Circle 4, Venice, California 90291" (y avait d'la visite, pis j'étais même pas là!)...

Qui donc? Mais la vénérable Mme Paul Lecours, voyons! Par le biais de mes premiers contacts, je l'ai trouvée, recluse et nostalgique, dans un "HLM de l'âge d'or" situé curieusement... rue Saint-Timothée. Celle de demain (?). A deux pas de celle d'hier et d'aujourd'hui qu'elle a hantée pendant 43 ans avec sa petite famille. Au 1795. Juste au-dessous de chez nous. A 70 ans, la veuve de Paul-Henri Lecours (celui-ci avait quitté son Lévis natal pour venir faire sa vie d'homme à Montréal dans les années d'avant la première récession mondiale) est restée, malgré sa récente déportation dans un petit appartement aussi uniforme que moderne, l'accueillante voisine qu'elle fut toujours au temps où elle tenait un petit restaurant-bonbons sous une de nos fenêtres!

Sa fille aînée, Denise, célibataire de 42 ans, est donc une Montréalaise de "la petite Italie", une "fille du boutte" ou encore de "la rue de la mafia", qualificatif moins romantique que la presse écrite attribua à notre rue Saint-Timothée-en-Haut entre les années 45 et 55. Pour sa part, Denise Lecours garde un tendre souvenir des gars des légendaires familles Cotroni, Vendetti, etc.

"Tous, me confie-t-elle, ils étaient toujours très corrects avec le monde du coin. "As-tu peur, Denise? Si oui, on va te reconduire chez vous", me lançaient-ils souvent quand il m'arrivait de rentrer tard de mon travail. Jeune fille, j'avais laissé assez tôt l'école du quartier. Assez tôt pour ne pas m'y ennuier."

Elle jouait ainsi à la marelle et à combien d'autres jeux "de gagne" du temps où les voitures automobiles ne fondaient pas encore sur la marmaille, il y a

plus de 30 ans, sur la chaussée en face de mon logis, avec son frère Jacques qui compte aujourd'hui 39 ans (les parents Lecours eurent une autre fille qui mourut jeune), et leurs amis les enfants Alexandre qu'ils eurent comme petits voisins du 1791 (oui, toujours chez moi) puis, plus tard, du 1778 Saint-Timothée. Nous retrouverons plus loin, tout en évoquant sa famille, cette Juliette Alexandre d'aujourd'hui, mère de famille de 47 ans à l'esprit vif, qui fut, enfant et adolescente, la grande amie de Denise Lecours.

On était en somme aux premières années claires et obscures des petites patries montréalaises. Des villages contigus où chaque maison avait sa petite histoire naissante, sa famille avec ses particularités de comportement. On en trouve toujours quelques traces bien vivantes par-delà l'appétit vorace de la ville devenue géant. Elle qui n'était qu'enfants... Saint-Timothée-priez-pour-nous ressemble encore un peu à la rue principale d'un bourg. Ecuries, rallonges-cuisines, potagers et clos de bois. Salles de bains, vieilles armoires, escaliers ronds et plafonds hauts.

En saillie à l'extérieur de notre bloc de maisonnettes, dans ce qui nous reste de cour commune — avec vue partielle sur la rue Amherst, s'il-vous-plaît, où "ce qui est haut" n'a pas encore complètement écrasé "ce qui est beau" — on remarque toujours cette véranda des quatre saisons que Paul-Henri Lecours, en infatigable bricoleur qu'il fut, monta patiemment pour que lui et les siens aient même une "cuisine d'été" en plein coeur de la petite Italie. Juste en dessous de notre galerie arrière... puisqu'il n'y en a pas en avant où nos maisons ont toujours été tout ce qu'il y a de plus pignon sur rue. Ça remonte à nos tout premiers balconvilles ou voisinages sur les pas de porte!

(2 novembre 1974: N'ajustez pas ce reportage qui est en cours! Mon quartier flambe dans la nuit opaque en pleine grève des pompiers. Et je ne sais si ma maison et sa rue seront épargnées. Brenda, femme, mon amie, tu avais fort bien fait, il y a quelques jours, de dessiner notre bel ensemble de logis tout croches... en cas d'incendies à la chaîne sur ce Montréal d'aujourd'hui. N'ajustez pas ce reportage...)

...Où Paul-Henri Lecours, adepte des grands ménages (il s'en fit plus chaque année dans son 1795 qu'en un siècle dans mon 1791) et des branle-bas domestiques, changea trois fois de place en 30 ans l'évier de sa cuisine d'hiver. Un des souvenirs qui font sourire sa veuve, ma voisine inconnue et retrouvée. Un autre l'émeute: celui du jour où papa Lecours, boucher dans un ancien abattoir de l'est — il passa sa vie de travailleur à se méfier du manque à gagner — fonda un syndicat ouvrier (affilié à la CIO) dont il fut le premier président. Il sera aussi représentant en bijouterie. Tout ça en vaquant un peu chaque jour, avec sa femme, aux affaires de ce petit commerce de soutien qu'était le restaurant Lecours!

Les yeux de Mme Lecours brillent soudain de cette sensation d'un temps ancien: "J'aimais voir du monde. Je m'ennuie de ce temps-là. Même des durs hivers où il fallait chauffer le logis avec une fournaise à l'huile contre la porte d'entrée du restaurant, et un poêle à deux ponts, bois et charbon, dans la cuisine."

En septembre 1947, deux portes au sud de ma demeure (sic), les Alex Ouellet emménageaient avec leurs \$1 700 dans leur premier logement de nouveaux mariés, au 1785 de notre pâté de maisons. Ils y sont toujours. Leur cuisine se trouvait alors au-dessus d'une de ces écuries abritant les chevaux et voitures des vendeurs de lait, de pain, de frites dorées, de l'aiguiseur italien Bertoldi dont le fils, petit commerçant, vit toujours rue Amherst; quand ce n'était pas

Suite page 4



Ci-contre, Mme Casilli servant un jeune acheteur de bonbons; à l'extr.-gauche, derrière le comptoir, (à g.) les Casilli, (à dr.) Pierrot Léger (portant barbe), un gamin inconnu et, au premier plan, Mme Marie Perluzzi.



l'attelage de quelque fringant livreur de bière!

Et... deux portes au nord de leur logis, les Ouellet voyaient bien aller et venir ce voisin Lecours, adepte têtue des travaux en tout genre, d'entretien en réparations. "Mme Lecours pourrait même, aujourd'hui, être notre propriétaire! M. Lecours, ai-je appris d'Alex Ouellet, avait bien tenté d'acheter le bloc du trust qui le gérait. Mais on lui demandait, paraît-il, un prix exorbitant. Dire que la Caisse populaire a eu le morceau pour une peanut..." Une "peanut" dont on a évidemment refait l'enveloppe. Plus de 113 ans, après tout... Les rangements plus ou moins routiniers mis à part, les petites affaires domestiques n'ont pas plus changé dans notre bloc de maisons que les fondations et les soupiraux et les pans de mur entre les pièces toujours docilement rectangulaires. Assez pour se dire entre voisins: "Chez nous c'est (resté) comme chez vous." Une chose essentielle a changé, bien entendu: le rythme de la vie... au rythme de la ville.

Alex Ouellet est resté l'honnête laitier qu'il était au temps de sa voiture à cheval, pendant les cinq premières années de sa vie de ménage. Allergique, comme tous ces Montréalais d'alors de souche rurale, au choc subit de l'industrialisation, il eut de la misère à s'adapter au tempo d'abord déroutant de son premier camion. Il touchait \$45 par semaine. Payait un loyer de \$19. "Les logements étaient pas chers, mais rares", me rappelle-t-il. Les chambres à louer étaient donc en grande demande, et mon 1791 comme leur 1785 eurent leur large part de chambreurs à six dollars par semaine. "Jusqu'à ce que la famille commence à arriver", me répéteront tous ces témoins-voisins d'hier et d'aujourd'hui. Ça, c'étaient les enfants. Les leurs (quatre); et ceux d'en face ou d'à côté. Le plus drôle, c'est que Mme Ouellet, jeune fille, vivait en chambre à ce même 1785 Saint-Timothée quand elle fit la connaissance de son homme!

## ce qui reste du village

Cette première colonie italo-québécoise dont la rue Saint-Timothée fut l'épine dorsale prit même son air de petite société bigarrée par le surgissement dans mon logis, tout juste après la Première Guerre mondiale, d'une famille belge (dont le pays venait de subir l'invasion allemande): les Alexandre. Toutes deux quadragénaires aujourd'hui et grandes amies d'enfance hier (j'ai frôlé cet épisode plus haut), Juliette Alexandre (du 1791) et Denise Lecours (du 1795) se rejoignent aussi dans le temps par leurs mères, l'une septuagénaire (Mme Lecours), l'autre bientôt octogénaire (Mme Henri Alexandre)...

...Ou Maria. Celle-ci est d'ailleurs la plus reculée de toutes les planètes humaines encore vivantes que j'ai pu trouver, en dressant avec d'autres la table... "astronoterre" de ma maison!

Quand Maria et feu Henri s'y établirent en... 1920, le père de M. Alexandre vivait déjà "chez moi" avec sa fille. Pour Maria, son mari, son beau-père et sa belle-soeur, les jours s'écouleront ainsi entre mon 1791 (quelque cinq ans), une brève escale un peu plus à l'est, rue Moreau, et un retour ému de la famille à ses premières amours montréalaises de la rue Saint-Timothée, au 1778 cette fois, dans un bloc de logis aujourd'hui démolis dont une partie du rez-de-chaussée était occupée par l'épicerie Rolland Dumont, "frère de la petite Lucille qui deviendrait chanteuse!"

Fussent-ils de parents originaires de Lévis (clan Lecours), de Cap-Saint-Ignace ou de Maskinongé (clan Ouellet), de Belgique (clan Alexandre), d'Italie (clans Cotroni, Vendetti, Casilli, et autres "i") ou d'autres "ailleurs", les enfants de ces

premiers ou derniers occupants sont tous devenus des autochtones montréalais... de la rue Saint-Timothée. L'éphéméride paroissiale des Alexandre en témoigne, puisée à même les registres de la paroisse Sainte-Catherine d'Alexandrie (que le curé Benjamin Tremblay et sa secrétaire Claire Letellier ont soigneusement classés quand "le progrès" est venu raser la vieille église et son presbytère): "Alexandre, Charles, né le 8 juin 1920; une enfant, née le 20 janvier 1924, on-doyée; Albert, né le 3 janvier 25; Juliette, le 29 avril 26; Raoul, le 21 septembre 27; Gertrude, le 23 janvier 29."

Les registres m'ont dit aussi que Juliette, entre autres, a épousé Roland Andrews le 20 mars 48 à l'église Sainte-Catherine. Le couple, qui a quatre enfants et trois petits-enfants, vit aujourd'hui avec maman Alexandre à Ville Saint-Michel. "On aurait préféré demeurer rue Saint-Timothée. Mais les rumeurs périodiques de démolition, voyez-vous..." m'a dit Juliette. Pour finir sur cette note familière: "Y paraît que ça n'a pas tellement changé au 1791. Vous avez toujours les cabinets quasiment dans la cuisine?" C'est sans doute sa mère qui lui a rappelé ce savoureux détail!

Colporteur de ma maison, de bureaux en domiciles, j'allais me retrouver encore au coeur de "la petite Italie" en pénétrant, par un beau matin coulant dans le soleil, chez un de mes deux épiciers timothéens (l'autre, c'est Méo... pour tantôt!): Johnny Casilli. J'aurais le plaisir d'écouter les propos de sa femme et de la grande amie et voisine de celle-ci, Marie Perluzzi, toutes deux respectées par le milieu, bon an mal an, pour leur jeune et constant sourire à travers plus d'un demi-siècle de vie difficile ou joyeuse.

Marie, c'est une Vendetti. Dernier grand manitou de la tribu, son père, Dominique, avait émigré de la grande Italie en 1900 pour venir élire domicile au "400 quelque chose" Saint-Timothée, qui portera plus tard le numéro civique 1764. La "mamma" n'y viendra rejoindre son Dominique qu'en 1908, accompagnée de leurs trois premiers enfants nés en terre italienne. Ils auront finalement ensemencé la colonie de sept garçons et deux filles avant que "le papa rende brusquement son dernier souffle en 1940 — il était âgé de 66 ans.

Marie est donc une Vendetti native de ma rue (outre ses père et mère, quatre de ses frères sont aussi décédés). Son père et un frère de ce dernier, Grégoire, ayant acheté le coin nord-ouest des rues Saint-Timothée et Robin pour que chacun des ménages de la grande famille ait son propre logement, Marie, qui deviendra madame Perluzzi (elle est aujourd'hui veuve, elle aussi) s'établira pour de bon au 1766, un étage au-dessous du lieu de sa naissance où son garçon et sa fille viennent souvent lui rendre visite (je l'ai tout d'abord appris en regardant dans ma rue par une de mes fenêtres!)

Rien n'a tellement changé là non plus? Si peu et beaucoup à la fois. Ho! bien entendu, on ne charrie plus son bois de chauffage et son charbon depuis la cave! On n'a plus à transformer telle chambre en salle de toilette pour y mettre une baignoire, indispensable complément à l'unique évier des vieilles maisons de l'entre-deux-guerres. Une résidence funéraire s'est substituée à l'ancien poste de taxi du côté nord de la rue Robin, entre les rues Amherst et Saint-Timothée. Et puis, mon Dieu, l'urbanose a passablement mutilé ce qui reste du village et l'inflation a mordu, depuis belle lurette au fond, dans le bacon ou les côtelettes à 25¢ pour trois livres ou le sucre granulé à 15¢ pour deux livres.

Les petits restaurateurs et les épiciers, dont une bonne partie de la clientèle vivait sur le secours direct dès années 30 (sur l'aide sociale ou l'assurance-

Dans cette chambre à coucher qui a été jadis la sienne, Emile Paquette assis entre Brenda et Pierre Léger.



chômage des années 75, dira-t-on demain), n'abondaient pas moins tout le long de ma rue. L'épicerie Johnny (dont la porte d'entrée est en biais de la mienne, côté ouest), avec cet air de magasin général qu'on lui dirait éternel, est un monument populaire qui compte une soixantaine d'années. Et provient, lui aussi, des migrations italiennes. Transplantés dans le Montréal des années 14-18, Luigi Casilli et sa femme ouvrirent une boutique d'épicerie (et un comptoir-dépannage de bière!) au 1794 Saint-Timothée. Ils prendront maison dans l'arrière-boutique. Leur fils Johnny grandira donc dans cette atmosphère et ce décor qui lui deviendront plus que familiers. Il est maintenant âgé de 67 ans.

L'équation père-fils a toujours dominé les rapports des Italo-Québécois de la petite Italie. Mais il faudra attendre jusque dans les années 58 pour que Johnny et sa femme d'épicière, Québécoise, native de Montréal, reprennent et restaurent (ils iront habiter à l'étage supérieur) cette épicerie passée en d'autres mains pendant une quinzaine d'année sans, pour autant, que ne l'abandonne une clientèle satisfaite du "bon-pas-cher" et curieusement disséminée dans tout le quartier.

Certains de leurs habitués d'hier sont restés pour les Casilli de vieux copains qui reviennent prendre des nouvelles. L'un d'eux, que j'ai retrouvé à quelques milles de notre rue — dans la rue Hogan, un peu à l'est de la station de métro Frontenac — a occupé ma maison, avec femme et enfants, des années 39 à 49. Pouvait-il y avoir meilleur témoin qu'Emile Paquette, aujourd'hui âgé de 67 ans, avec l'oeil de sa caméra? Il fut en effet cinéaste pendant près d'un demi-siècle pour le compte de la compagnie Associated Screen News (qui deviendra Bellevue-Pathé). Il vécut ainsi au coeur des dernières belles années du cinéma muet et de ses inoubliables ensorcellements.

## du cinéma dans la rue

Et puis, vous souvient-il des premières découvertes de ce reportage? Alors, c'est elle ma baignoire! Qu'il dut, il y a 35 ans de cela, grimper à bras raccourcis au troisième, dans une petite pièce de six pieds carrés spécialement aménagée à cette fin! Les enfants Paquette (Madeleine est maintenant âgée de 44 ans, et Bobby et Fernand ont respectivement 41 et 39 ans), et leurs parents avaient alors leur chambre respective au même étage, les deux frères occupant une, la fillette une autre, et le couple Paquette la troisième — la même qui constitue aujourd'hui notre chambre à coucher. Quant à l'étage inférieur avec sa cuisine et ses deux autres pièces (de petite salle à manger en salon), il n'a pas du tout changé. Hormis le chauffage au gaz sans doute. Je l'ai écrit: le plus important, ce fut ma baignoire!

Balle ou rondelle, selon l'air du temps, les enfants Paquette se partageaient joyeusement la rue Saint-Timothée, insouciant de cette Seconde Guerre mondiale, avec les plus jeunes des familles Cotroni, Vendetti, Alexandre... Et puis, le Ti-Jacques Lecours. Et puis, le Méo Lizotte. Celui-ci est bel et bien aujourd'hui notre dernier épicière du coin... Saint-Timothée et Robin (j'avais promis, plus haut: "Méo pour tantôt"). Un de ces grands minces, énergique, à la parlure franche et toute en couleurs, parfait héritier, par ses parents, de la spontanéité cavalière des plus anciennes gens de la rue.

"Quand je sortais dans la rue, portant ma caméra, chacun voulait que je lui fasse tourner son bout de film", me confia cet ancien Emile Paquette de ma maison. Et ce qu'il en a croqué des scènes "de vie vécue". Et de mariages ou

de funérailles à l'italienne (c'est-à-dire à grand déploiement) dont il donnerait les films en souvenir à certaines proches connaissances, particulièrement aux aînés des familles Vendetti et Cotroni.

Dans la Petite Italie de la rue Saint-Timothée, les événements même religieux étaient suivis de réjouissances retentissantes. Debout devant ma maison, la caméra braquée sur ce monde relativement clos, le cinéaste Paquette a bel et bien vu pendant plusieurs années se dérouler, par une fin de semaine de la mi-juillet, cette Fête de la Madone où les fidèles de l'ancienne paroisse italienne de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, rue Dorchester, élevaient un reposoir quand chez les Casilli, quand chez les Vendetti, quand chez les Martucci. Chaque perron ou chaque porte de chaque demeure rivalisaient en décorations dont certaines formaient de véritables petits oratoires. Les dernières heures dégénéraient en un puissant charivari au milieu des fanfares, comme si nos anciennes Fête-Dieu eussent été suivies d'un carnaval style Rio de Janeiro.

Emile Paquette ajoute, non sans un certain sourire entendu: "Ça s'amusait ferme. Y avait de l'action en masse, oui, mais pas de gros troubles." Lucille Dumont, encore adolescente ("mais déjà pas mal vedette", disent des anciens) entonnait le Gros Bill, un succès de l'époque, quelque part rue Saint-Timothée.

Puis, les Paquette quittèrent ma maison à leur tour. Pour des raisons plus ou moins semblables à celles qui causèrent, juste avant et après 1950, l'effritement graduel de cette Petite Italie. Des familles entières s'étaient mises à chercher des logis plus spacieux et modernes dans de nouveaux quartiers où on recherchait de la main-d'oeuvre spécialisée. Les anciens voisins italiens de mon 1791 iraient donc s'établir à Ville Saint-Michel, voire à Saint-Léonard.

Pour garnir ces années où mes recherches se sont inévitablement heurtées au silence occasionnel de ma maison, j'apprendrai bien, ailleurs, qu'une demoiselle Legault, devenue une dame Dufresne, en fit une maison de chambres. "C'était au temps de la crise", croient se souvenir madame Paul-Henri Lecours et sa fille. Une demoiselle Plante, puis une dame Goulet (décédée) devaient aussi tenir maison de chambres chez moi. Beaucoup de locataires à la petite semaine à travers les ans. L'un d'eux aurait même blessé, un jour, un de ses voisins de chambre du troisième, au cours d'une cuite ponctuée de coups de feu. Pour peu qu'elle fut précise dans ses détails, l'anecdote m'a été confirmée par la plupart de mes interlocuteurs, et remonterait à sept ans environ. Les fiches policières n'en disent mot.

Il y a deux ans, le dernier locataire à m'avoir précédé au 1791 mourait subitement dans le logis même, à l'âge d'une soixantaine d'années! Ernest Lavoie, ancien hôtelier de Rimouski devenu le solitaire de notre rue, allait et venait, comme ça, de nulle part et vers on ne sait quoi, costaud à la démarche calme, aux yeux songeurs derrière des lunettes. C'est la seule description que m'en ont donnée les quelques voisins qui l'ont croisé... peu souvent en moins de cinq ans. Feu monsieur Lavoie reçoit encore de la correspondance du Sanctuaire de Saint-Jude chez moi. Tout comme en reçoit un certain Beaudin que personne ne "place".

Peu à peu, la Ville réaménagera, soutient-on, tout le quartier, dans le cadre d'un vaste programme d'amélioration et de rénovation qui s'appelle Terrasse Ontario. Je vous en reparlerai. Dans 113 autres années!

Entre-temps, ma maison m'a été contée. Mais à cet âge-là, une maison c'est aussi, on le voit bien, une rue, un quartier, des gens. Et j'en oublie! Une maison, c'est un pays. ●

# s'il y a crise ce ne sera pas comme celle de 1929

## scène 1

En février 1976, un consortium formé des plus grandes banques du monde repousse la demande d'un prêt de plusieurs milliards de dollars que lui fait la Grande-Bretagne. A leur avis, le crédit britannique ne peut plus suffire à acquitter les intérêts exigibles sur une dette nationale déjà excessive. Ce refus est un événement historique car, dans les temps modernes, aucun Etat n'a encore connu la banqueroute.

Les expéditions de denrées vers le Royaume-Uni déclinent brutalement, les autres nations reculant devant la perspective de n'en jamais recevoir paiement. Le taux de chômage bondit. Le niveau de vie du pays, qui n'était déjà guère brillant, s'affaisse de plus des deux tiers.

Son malheur laisse impassibles les autres grandes nations. Leur conscience sociale s'est insensibilisée durant la famine mondiale des deux années précédentes, qui a vu périr des dizaines de millions d'Africains et d'Asiatiques. Mais leur dureté ne peut empêcher cet effondrement d'étendre ses ravages. En termes de commerce, les effets immédiats sont faibles, mais un vent de panique, activé par la dévaluation massive de la livre sterling,

s'infiltré dans le réseau financier international. Les clients venant retirer leurs dépôts, les grandes banques se voient à court de disponibilités et, à leur tour, se montrent plus exigeantes envers leurs emprunteurs (sociétés commerciales ou individus), qui ne peuvent plus compter sur les prêts qu'elles auraient consentis pour rembourser les dettes qu'ils ont contractées ailleurs. Tout le système s'écroule, entraînant la faillite des maisons de finance et des entreprises industrielles et multipliant à travers tout l'Occident un chômage ruineux.

En compensation, l'inflation cesse d'être un problème redouté du monde entier.

## cauchemar 1

Comme chacun de nous, les économistes sont parfois victimes de cauchemars, mais les leurs sont souvent plus terrifiants que chez la moyenne des gens. Ils préfèrent, généralement, n'en pas faire part au grand public, vu le sens aigu qu'ils ont de leurs responsabilités (sens tort recommandable... et dicté par leur propre intérêt). Cependant, après lecture du récit imaginaire présenté en début du présent article, une de leurs plus hautes autorités ne l'a pas jugé aussi extravagant que tout le monde serait porté à le croire.

En état de veille et non plus de sommeil, les économistes ne sont pas vraiment convaincus que le globe va subir une dépression économique générale. Ils n'ont toutefois pas besoin de se laisser aller à la rêverie pour admettre qu'existent déjà un grand nombre de facteurs qui pourraient en amener une.

Néanmoins, les Canadiens, pour leur part, ne doivent pas perdre courage. Les économistes les plus réputés s'accordent à estimer que, peu importent les événements à survenir les prochaines années, le Canada demeurera le meilleur pays où vivre. Voilà un jugement à garder présent à l'esprit, quoi qu'il vous arrive personnellement.

Est-il alors raisonnable d'entretenir des prévisions pessimistes, même comme simple exercice mental?

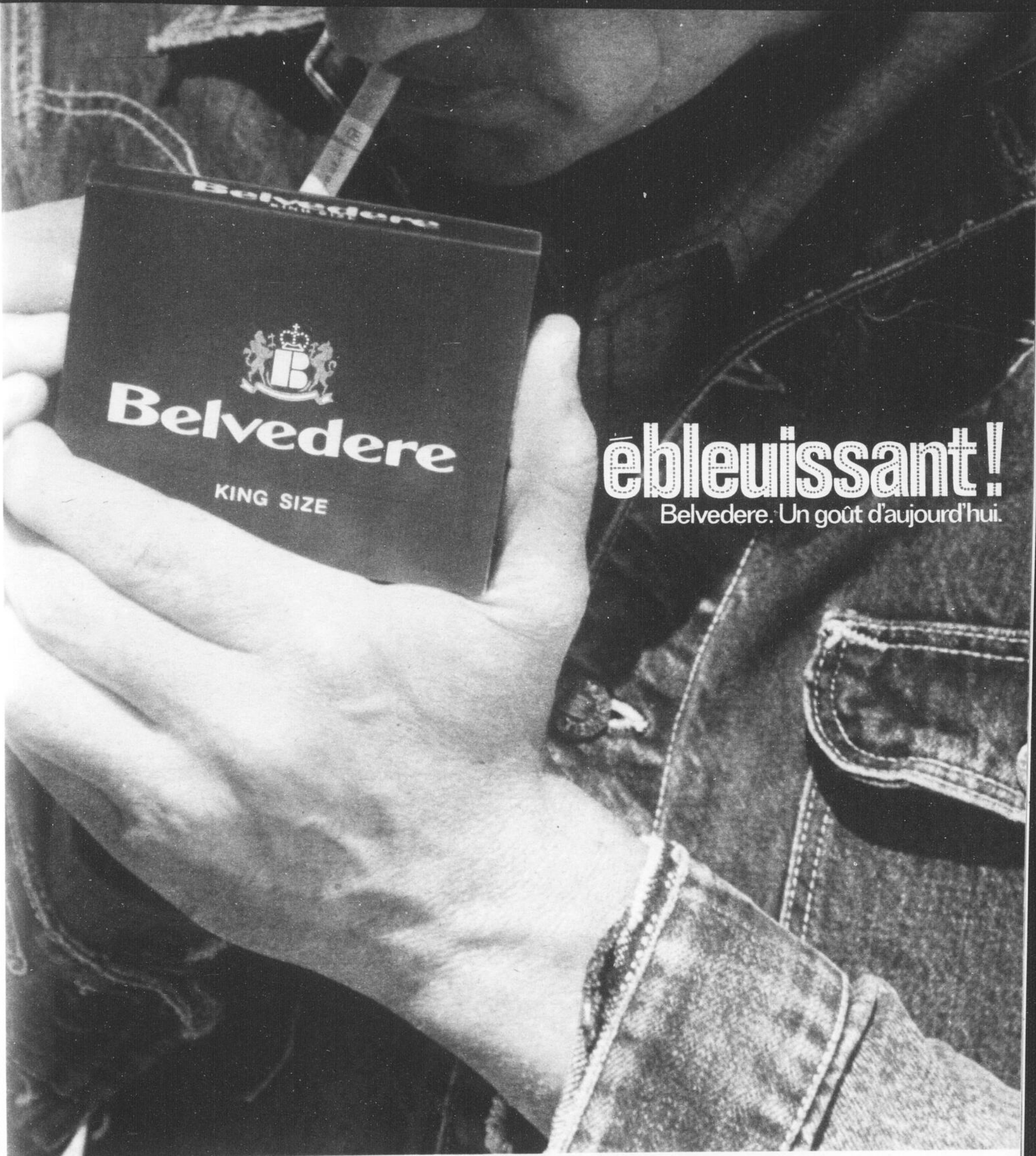
L'un des plus matois capitaines d'industrie britanniques, qui a amassé un milliard de dollars durant les prospères années soixante, a révélé quels ultimes biens lui paraissent nécessaires pour survivre vers la fin de la présente décennie: un sac de pépites d'or, une pleine armoire d'aliments en conserve, une bicyclette et une mitrailleuse.

Oui, on peut être raisonnablement pessimiste...

## scène 2

Nous sommes en 1975. Sept des huit plus grandes puissances commerçantes de l'Ouest doivent faire face à d'écrasants déficits, par suite de leurs dépendances envers le pétrole arabe. La seule exception dans leurs rangs est le Canada qui, en dépit des violentes protestations de certaines provinces, maintient une politique d'autosuffisance pétrolière. Les sept autres, à la recherche de moyens ingénieux de combler leurs dettes nationales, adoptent toutes le même remède: une augmentation massive de leurs exportations.

Malheureusement, c'est surtout entre elles que se font la plupart de leurs échanges commerciaux, ce qui rend le procédé impossible à appliquer à toutes les sept. Elles n'en font pas moins l'essai. Un flot de marchandises envahit le marché international, torçant les nations à fermer leurs portes aux produits étrangers. Ce qui devait d'abord être un moyen d'éviter la banqueroute tourne en une guerre protectionniste, qui va s'aggraver. On en arrive ainsi à la dégringolade des entreprises privées, au chômage accru et, finalement, à une tension intolérable exercée sur tout le système financier mondial, qui s'effrite peu à peu, resserrant à son tour le crédit, et ainsi de suite...



**ébleuissant!**  
Belvedere. Un goût d'aujourd'hui.

Avis: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage.

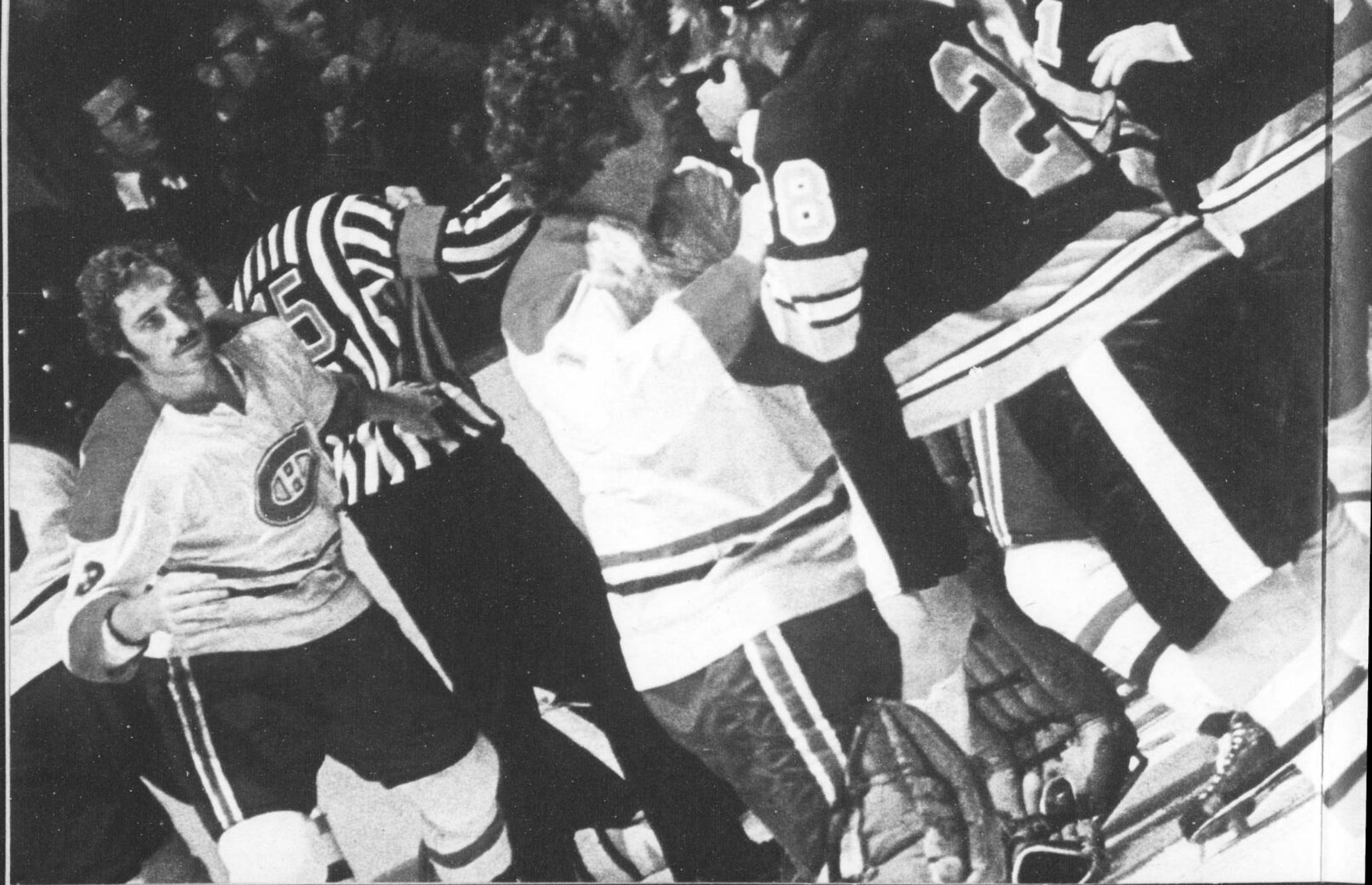


# HOCKEY CHAUD

Qu'arriverait-il si, au premier coup de poing que porte un joueur, l'arbitre le bannissait de la partie? Il arriverait qu'"on" serait obligé de se mettre à jouer au hockey. C'est là que ça devient embêtant pour beaucoup de monde depuis l'élargissement des cadres de la ligue Nationale. Embêtant pour certains propriétaires d'équipes américaines surtout, qui risqueraient de voir leurs stades se vider faute de talent nécessaire pour jouer du bon hockey. Ne les ont-ils pas remplis ces stades avec la même publicité que pour la lutte ou la boxe? Ne se servent-ils pas de la télévision pour donner à leurs téléspectateurs, qui le plus souvent ne connaissent rien au hockey, des images de violence qui rapportent des gros sous? Embêtant aussi pour certains joueurs, robustes mais médiocres, qui perdraient leur emploi de matraqueurs. Car c'est bien la médiocrité du jeu qui a favorisé ces manoeuvres de diversion que sont les bagarres. Et ce n'est surtout pas pour se défouler que certains joueurs se battent — il y a si peu de "feu de l'action" —, mais bien pour que le public, frustré, se défoule. Et cette image du hockey chaud s'est répandue non seulement à l'étranger mais jusque dans les ligues mineures où le nouveau mythe de la réussite est qu'il "faut se faire respecter". T'assommes un gars, t'es sûr de faire la ligue Nationale ou Mondiale. Porter un bon coup dispense de porter la rondelle. Yvan Cournoyer — et ses pareils — n'a plus qu'à aller se rhabiller!

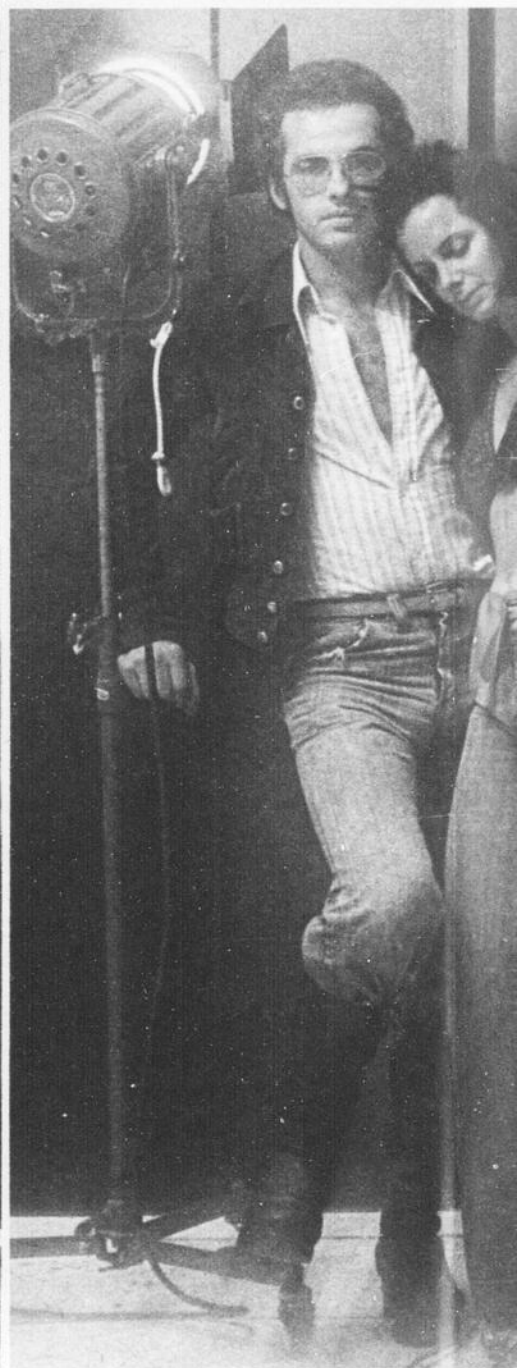


Autres photos à la page suivante





Les mannequins qui, sur les podiums, nous font admirer des toilettes de grand apparat n'en portent pas. Non plus d'ailleurs que des tailleurs de grand prix ou des chapeaux haute mode. Ces beaux atours sont pour elles, des uniformes de travail dont elles n'ont nulle envie de se vêtir aux heures de loisir. Le jeans, c'est le jeans. Voilà certes un engouement qu'elles partagent avec une multitude de jeunes mais elles ne savent pas d'habiller leurs jeans, c'est-à-dire de le relever de bijoux, d'accessoires, de gadgets aussi bien que d'accessoires. Elaine Brookes. Pour Johanne, blouse mexicaine, colliers-breloques, large ceinture et... blouson-jeans, Elaine a choisi une élégante blouse de chiffon et un cardigan réchauffé de fourrure. Au centre: Serge, notre photographe — dans sa tenue préférée: jeans, acheté il y a quelques années, hautes bottes, chemise et superbe blouson-jeans. Shaun O'Brien adore les chemisiers noués sous la poitrine et les porte à ravir. Admirez la veste de Nanci. Elle l'a trouvée au célèbre Biba, à Londres. Dominique, qui achète des jeans dans le monde, aime bien son long cardigan rayé et le porte, échancré jusqu'à la ceinture, avec une



## LE CHIC MANNEQUIN

PAR ISABELLE LEFRANÇOIS • PERSPECTIVES

PHOTOS SERGE BEAUCHEMIN

en portent pour ainsi dire jamais dans la vie.  
Ces bijoux atours sont un peu,  
un loisir. Le vêtement chéri de la plupart d'entre elles,  
ce n'est pas le jeans, mais elles ont une façon, bien à elles,  
de le porter, rien que d'une défroque vieillotte et précieuse. A gauche: Johanne Lacasse et  
Serge Beauchemin, bien sûr.  
Au centre: Serge Beauchemin — eh oui!  
Il porte des bottes, chemise ouverte et, comme Johanne,  
le jeans à ravier. A droite: Nanci McCaw et Dominique Vien.  
Elles achètent des jeans un peu partout  
dans le monde, avec une longue écharpe.



J't'en souhaite!



# s'il y a crise ce ne sera pas comme celle de 1929

## cauchemar 2

La première partie de ce second cauchemar est déjà une réalité. C'est en effet de la façon indiquée plus haut que les nations occidentales (sauf le Canada) songent à combler leur déficits. En ne les imitant pas notre pays conserve un avantage immédiat: la planification financière élaborée par Ottawa n'a pas subi une aussi grave distorsion que dans maint autre Etat.

Notre gouvernement est probablement plus à féliciter qu'à blâmer de soutenir que l'économie canadienne est mieux protégée que celle d'aucune autre démocratie occidentale contre la récession actuelle. A une époque de disette de matières premières (dont le pétrole), le Canada a cette chance rare de disposer en abondance de ces matières en si grande demande dans le reste du monde.

Le ministre des Finances, M. John Turner, préfère toutefois ne pas insister sur cette chance car notre économie ralentit, elle aussi. Une large part de notre bien-être provient tout simplement du fait que d'autres économies nationales devront avoir ralenti leur train les premières pour que déclinent leurs demandes de nos produits.

Contre nous joue cet autre fait que le quart de notre produit national brut consiste en exportations, ce qui est un taux excessif et inhabituel dans une économie industrielle avancée. Par ailleurs, le secteur de l'extraction des matières premières et ressources naturelles n'est pas chez nous celui qui peut créer le plus d'emplois nouveaux.

Dans une récession qui s'accroîtra, c'est probablement le secteur manufacturier qui serait le plus durement atteint

au Canada. C'est aussi, hélas! un secteur très faible en regard de celui des autres grands pays, de sorte que le Canada constitue un marché attrayant pour les produits étrangers. Au début du phénomène de dépression, le consommateur canadien éprouvera une plaisante surprise car on lui offrira à prix d'aubaine une immense variété de marchandises importées. Mais, notre marché devenant une foire d'empoigne, nos régions industrielles — et d'abord le sud de l'Ontario — seront frappées.

La région la plus prospère du Canada est aussi la plus vulnérable. On y trouve plus d'usines, plus d'emplois... et aussi plus de risques de chômage. Les économistes prédisent qu'au cours de la récession déjà commencée, le taux de chômage atteindra les 7 à 8 p.c. et qu'il ne serait guère difficile de le faire grimper jusqu'à 12 p.c. Cela peut sembler relativement peu grave mais, durant la dépression des années 30, nous avons subi un choc moral aux cicatrices ineffaçables par suite d'un chômage dont le taux n'a pourtant pas dépassé 25 p.c.

Le Canada des années 70 n'est plus celui des années 30, constitué, en prédominance, d'agriculteurs et d'ouvriers. Le souvenir du tableau de l'emploi à cette époque tend à déformer la vision que nous devrions avoir d'une dépression à venir. Le travail est devenu beaucoup plus spécialisé qu'autrefois, ce qui rend difficile aux travailleurs de passer d'un emploi à un autre sans un long et pénible recyclage. De plus, un énorme contingent de la force ouvrière est passé du col bleu au col blanc et du

secteur secondaire ou usinier au secteur tertiaire, dit des "services": commis aux écritures, vendeurs, enseignants, journalistes. Il a déjà été prédit que ce groupe constituerait, un jour, plus de la moitié de la main-d'oeuvre canadienne. Dans une dépression, il risque en tout cas de former plus de la moitié de celle qui sera en chômage.

Beaucoup de cols blancs, n'ayant reçu qu'une faible préparation à leur emploi, connaîtraient moins de difficulté à s'en trouver un autre que le col bleu surspécialisé. Ils tendraient donc à se précipiter vers toute offre d'emploi encore disponible, même s'il leur fallait accepter une réduction de salaire. Mais alors se manifesterait une différence capitale entre la situation prévalant en 1975 et celle d'il y a quarante ans: le Canada est une société de forte consommation et les Canadiens sont fortement endettés.

Cet endettement personnel élevé est relativement peu grave en temps de prospérité mais produit un terrible retour de flamme en temps de chômage généralisé. Et tout d'abord un monceau de factures pressantes à régler.

Les travailleurs déjà pleinement propriétaires de leur maison peuvent s'en réjouir, même s'ils ont dû payer le prix fort pour en devenir maîtres. Il leur sera même possible d'obtenir un profit substantiel à la revente. Mais, durant une récession, le mouvement du marché changera entièrement de direction, l'offre l'emportant sur la demande (et diminuant du coup les ennuis de l'inflation). Il sera alors presque aussi désastreux pour un

col blanc d'avoir un emploi moins bien rétribué que pas d'emploi du tout. Il y aura surabondance d'offres de maisons saisies pour hypothèque non payée, ainsi que de voitures, yachts de plaisance, congélateurs, téléviseurs, etc.

Toute dépression économique a d'abord pour effet de décourager les gens, surtout s'ils sont surchargés de dettes. Au lieu de quêter un croûton de pain, c'est peut-être plutôt un cachet tranquillisant qu'ils rechercheront. A part l'énorme quantité de ressources naturelles ou humaines devenues inutiles ou inabondables, le plus abondant sous-produit d'une dépression risque d'être une psychose d'envergure nationale: l'anxiété maladive devant le problème de survivre. Même si les allocations de chômage vont atténuer les pires effets du mal, nous sommes exposés à voir largement augmenter le taux des divorces, séparations et abandons du foyer, et aussi celui des conflits familiaux menant au crime. A cet égard il n'y aura guère de différence entre la situation de 1935 et celle de 1974 où l'on dénombrait déjà 5,5 p.c. des travailleurs en chômage.

La situation aura toutefois des aspects consolants. Nous ne risquons guère de voir se reconstituer les longues files d'affamés d'autrefois, non plus que les courtiers en Bourse se suicider tour à tour. Ceux qui auraient pu songer à le faire l'ont déjà fait, car l'atmosphère boursière reste à la baisse depuis 1970.

Par ailleurs, le Canada a tiré de la Grande Dépression de jadis une leçon sur l'opportunité de l'intervention massive de l'Etat en temps d'ennuis

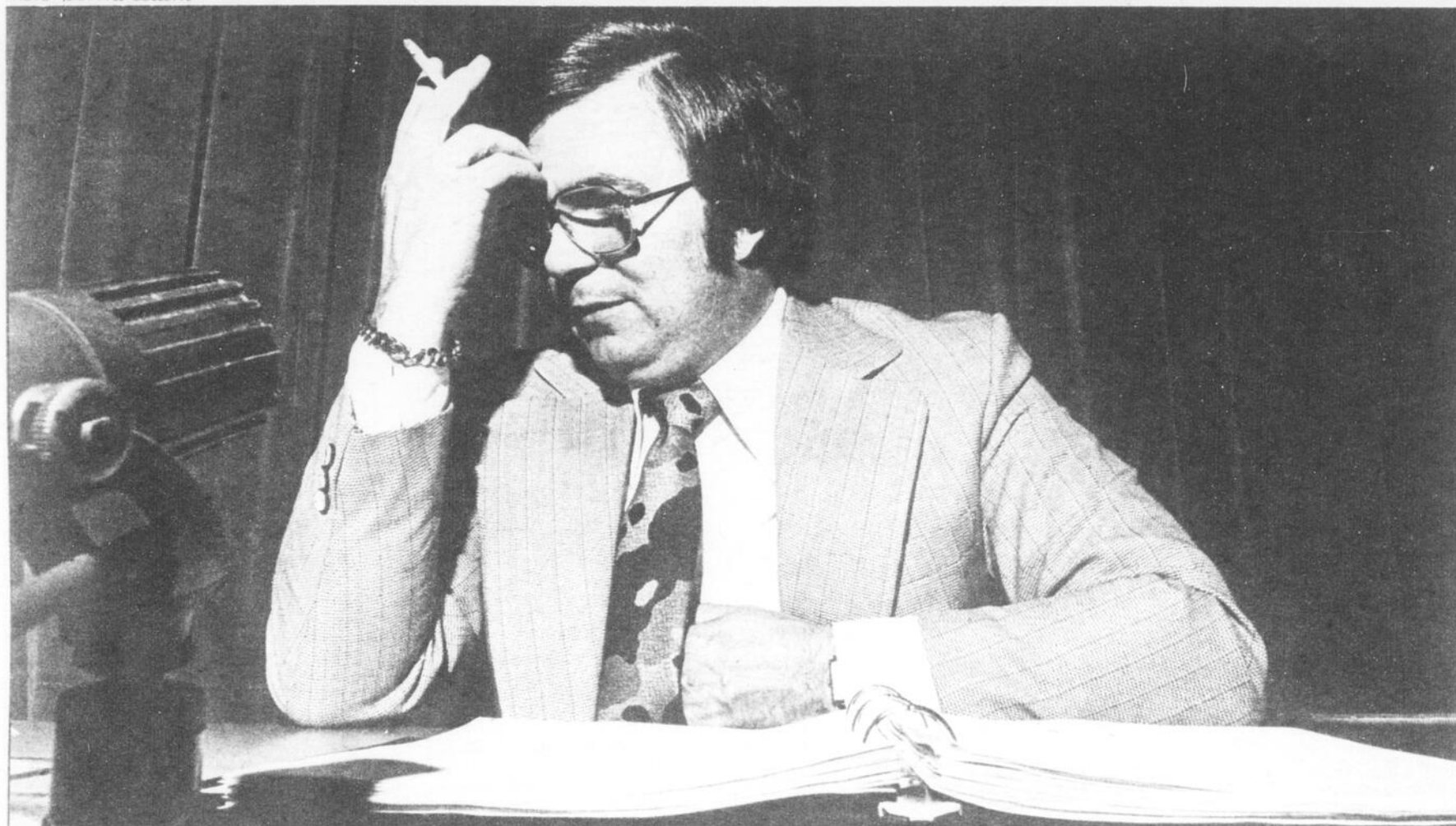
économiques. Quand les économistes affirment que notre pays sera l'un des moins malmenés en cas de dépression mondiale, ils entendent en partie par là que nous possédons les ressources voulues pour pouvoir faire évoluer notre régime vers une social-démocratie plus accentuée. Le syndicalisme canadien est également plus puissant et plus militant qu'il y a quarante ans, ce qui accroîtra la pression qui nous rapprochera du modèle suédois.

Il y a peu de danger que le Canada subisse un krach bancaire. Le mode d'opération de nos banques, d'un conservatisme et d'une prudence notoires, devrait suffire à leur faire traverser les pires tempêtes. Le gouvernement fédéral y veillerait, d'ailleurs. Peu de craintes donc de voir les épargnants paniqués s'aligner devant les guichets, pour y apprendre que leurs économies se sont mystérieusement volatilisées.

Mais nous aurions une note secrète à acquitter en vue d'éviter les pires effets de la dépression. Les secours apportés par l'Etat coûtent cher et risqueraient de rallumer la flamme inflationnaire que nous subissons. Voilà le pire cauchemar des économistes: les choses resteront ce qu'elles sont, avec des poussées intermittentes d'inflation et, quand le chômage croîtra trop, de récession qui remettront ce dangereux cycle en mouvement.

"Plutôt que de mauvais rêves, avoue certain économiste, en fait d'ennuis nocturnes, j'ai surtout du mal à m'endormir..."

BERNARD STUART



PAR DOMINIQUE DE PASQUALE

"Attention! Trois minutes avant le début de la chronique suivante." A peine le temps de quelques messages publicitaires...

Nous sommes dans un studio de Télé-Métropole au beau milieu d'un magazine télévisé du samedi après-midi. Les caméras se déplacent, sans bruit, les hommes qui les guident obéissant à des ordres apparemment silencieux. Le régisseur, écouteurs aux oreilles, parle à voix basse dans son micro, s'affaire, traînant avec lui le long fil encombrant qui le relie à la cabine du réalisateur. L'animateur prend place aux côtés de l'invité, celui-ci cligne des yeux, troublé par l'abondance de lumière au point d'en oublier son trac.

"Deux minutes!"

Deux minutes, ce devra être suffisant pour que l'animateur fasse connaissance avec l'invité, pour qu'il relise quelques notes sur le sujet de

l'entrevue. Car ici, dans le dénuement d'une station privée, point de petit salon adjacent au studio où l'animateur irait "répéter" l'entrevue avec son invité, pas de dossier soigneusement préparé par un chercheur sur le sujet traité. Tout — ou presque — repose sur l'animateur, sur ses propres connaissances du sujet, sur ses qualités d'improvisateur et sur la personnalité de l'invité.

"Une minute!"

Le temps de quelques blagues, dont celle-ci: "Ailleurs, on engage les animateurs selon leur talent, ici on les engage selon leur poids: le gros Giguère, le gros Bélair..." Mais comme c'est Serge Bélair qui parle, tout le monde s'esclaffe dans le studio.

"Caméra deux, attention!"

L'animateur redevient sérieux. Le régisseur lui fait des signes. Une petite lampe rouge s'allume sur la caméra deux.

"Cette semaine, à la chronique Rencontre, nous avons le plaisir d'accueillir..."

Et les téléspectateurs retrouvent le Serge Bélair qui leur est devenu familier, le Serge Bélair pour qui tout semble facile, insolent, facile, de l'entrevue jusqu'au jeu questionnaire en passant par les messages publicitaires.

Le métier d'animateur est pourtant loin d'être aussi facile qu'il en a l'air. Serge Bélair, quant à lui, se couche à minuit et se lève à quatre heures. Entre-temps, il aura fait de l'animation à la radio, à la télévision, il aura été annonceur, il aura fait des messages publicitaires. "Il y a des moments, avoue-t-il, où je suis très, très fatigué."

"Etant seul, en réalité, le reste est une dépense déductible de l'impôt, une préoccupation purement monétaire — allusion un peu cynique à son ménage brisé —, je n'ai pas d'amis: pas vraiment et comme, par ailleurs, je sors peu, je trouve le temps de faire ce que j'ai à faire. Le soir, j'arrive même à lire." Non, curieusement, il ne regarde pas la télévision ou alors, parfois, une émission américaine d'affaires publiques: *Sixty Five*.

Oui, c'est un rude métier que celui d'animateur, et la santé paraît bien être la première exigence pour le pra-

tiquer. Quant aux autres exigences, qui peut savoir? "L'important dans ce métier, nous dit-il, ce n'est pas d'y entrer mais d'y rester, car on ne se rend bien compte qu'on est fait pour lui qu'une fois qu'on y est depuis un certain temps."

La santé, il l'a certainement puisqu'il fait ce métier sans interruption depuis dix-huit ans. "J'ai commencé à quinze ans dans une station radio de Victoriaville, comme disk-jockey-scripteur-annonceur. J'ai même balayé le plancher, ajoute-t-il, à demi sérieux. Et puis, j'ai fait d'autres stations à Drummondville, à Sorel, à New Carlisle, à Granby et enfin à Montréal, à la station CIMS que je n'ai quittée que pour entrer à CFTM, il y aura bientôt de ça quatorze ans."

Son cheminement est celui de beaucoup d'autres: il n'y a pas d'écoles pour devenir animateur. Serge Bélair ira chercher dans les livres ce

Suite page 18

**SERGE BÉLAIR**  
**18 ans de métier pour acquérir cet air d'improviser...**

# DOUZE DESSINS EN COULEUR DE SERGE CHAPLEAU POUR SEULEMENT \$2.95

## Enfin!

A la demande générale, le plus célèbre caricaturiste du Québec et ses éditeurs ont créé le Monde de Serge Chapleau. A votre portée chez vous, le Monde de Serge Chapleau est une galerie des plus brillantes caricatures de cet artiste qui ont paru dans *Perspectives*. En tout, douze portraits du monde politique et artistique  
**Pierre Elliott Trudeau,**  
**Richard Nixon,**  
**Lise Payette,**  
**René Lévesque,**  
**Jérôme Choquette,**  
**John Diefenbaker,**  
**Jacques Boulanger,**  
**Robert Bourassa,**  
**Emile Genest,**  
**Gilles Vigneault,**  
**Robert Charlebois**  
**et Michèle Richard.**



## Quadrichromie de la plus haute qualité

Dessins originaux reproduits sur papier de qualité supérieure selon la lithographie en quatre couleurs la plus perfectionnée. Format 10½" x 12½".

Vous serez fier de posséder ces dessins et de les montrer à vos voisins et amis.

Vous pouvez aussi les encadrer et les accrocher au salon ou dans votre salle de récréation.

## Profitez de cette offre sans obligation de votre part

En plaçant leur commande maintenant, les lecteurs de ce magazine peuvent épargner \$1.00 sur le prix en librairie de \$3.95.

Si vous n'êtes pas satisfait de ces reproductions de qualité après examen de dix jours, retournez-les contre remboursement.

Remplissez ce bulletin aujourd'hui.

Il y a maintenant deux ans que *Perspectives* publie les caricatures de Serge Chapleau. Des lecteurs nous ont si souvent demandé de leur faire parvenir des dessins déjà parus que nous avons cru utile de publier cette série de douze dessins à leur intention.



## BULLETIN DE COMMANDE (SANS OBLIGATION) A POSTER AUJOURD'HUI

Perspectives B.P. 1848, place d'Armes Montréal, Québec H2Y1M6

Veillez m'expédier \_\_\_ album(s) du Monde de Serge Chapleau (comprenant les 12 reproductions mentionnées dans cette annonce) au prix spécial de \$2.95 l'album, plus 55 cents pour frais d'expédition et taxe de vente. J'épargne ainsi \$1.00 sur le prix en librairie. Si je n'en suis pas entièrement satisfait(e), je peux le(s) retourner dans les 10 jours contre remboursement.

Chèque ou mandat (payable à *Perspectives*)

Porter à mon compte Chargex No

□□□□ □□□ □□□ □□□

M. Mme Mlle \_\_\_\_\_  
 Adresse \_\_\_\_\_ App. \_\_\_\_\_  
 Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_  
 Code \_\_\_\_\_

LA  
CONSOUMMATEUR  
AIGUE,  
ÇA SE SOIGNE!

LE  
CONSOUMMATEUR  
CANADIEN  
Novembre / Décembre 1974

Guide annuel  
d'achats des  
jouets.  
Couches jete'  
Fil à coudre  
Mixeurs

Consommateurs, n'achetez pas n'importe quoi! Informez-vous sur la valeur de tel ou tel article en lisant le *Consommateur Canadien*.

Libre de toute influence, le *Consommateur Canadien* analyse objectivement les produits pour vous aider à faire un meilleur achat.

Ne souffrez plus de "consommate"!

En vous abonnant à la revue, vous devenez membre de l'Association des Consommateurs du Canada.

(C.P. 424, Hull, Québec J8X 3Y3)

NOM \_\_\_\_\_

(Lettres moulées)

RUE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_

"Je demande par la présente un abonnement selon le choix que j'indique d'un "X"

Abonnement	1 an	\$ 5.00	<input type="checkbox"/>
normal	2 ans	\$ 9.50	<input type="checkbox"/>
LE CONSOUMMATEUR	3 ans	\$14.00	<input type="checkbox"/>
CANADIEN			
6 nos par an			

Ensemble	1 an	\$14.00	<input type="checkbox"/>
annuel	2 ans	\$26.00	<input type="checkbox"/>
6 nos du CONSOUM-	3 ans	\$36.00	<input type="checkbox"/>
MATEUR CANADIEN,			

11 nos du CONSUMER  
REPORTS et le  
December Buying  
Guide (E.U.)

Ci-inclus chèque ou mandat-  
poste libellé au nom de l'Associa-  
tion des Consommateurs du  
Canada.

A facturer ultérieurement.

Expédiez à cette adresse:

LE  
CONSOUMMATEUR  
CANADIEN

C.P. 424, Hull, Québec  
J8X 3Y3

## SERGE BÉLAIR toujours à l'écoute du public

Un phénomène curieux, bien connu du comédien, semble guetter aussi l'animateur de télévision: le dédoublement de personnalité. Deux Serge Bélaire en somme: celui que tout le monde peut voir et entendre à la télévision, et celui que l'on peut rencontrer entre les émissions, dans son milieu, dans la rue; autant le premier semble calme, mesuré, même dans la fantaisie, autant l'autre apparaît plus spontané, souvent blagueur, parfois très drôle.

"Ce ne sont là que les deux facettes d'une seule et même personnalité, explique-t-il. Je suis "moi", avec des moments où je suis sérieux et d'autres où je suis facétieux. Par définition, pourtant, je pense que je suis plutôt cynique. Je me retiens un peu pendant les émissions, je me sens obligé de travailler à ne pas l'être, je crois que dans la vie de tous les jours, je suis plus souvent cynique qu'autre chose. Pourquoi? C'est peut-être dû au style de vie que j'ai mené: j'ai eu souvent l'impression que je jouais le rôle de paratonnerre et que je m'attirais la foudre. Et puis, la vie, dans le fond, c'est "plate", c'est une bien mauvaise blague, à cause de l'issue: personne n'en est jamais sorti vivant! J'ai beau être impressionné, un moment, par certaines personnalités, celles-ci m'apparaissent bientôt moins impressionnantes dès que je pense qu'elles sont condamnées à la même fin. Et comme je me préoccupe peu de ce que je puis laisser aux autres après ma mort — héritage moral ou matériel —, je finis par vivre ma vie un peu égoïstement, au jour le jour."

Rêve-t-il parfois d'une émission où il n'aurait pas à se contraindre, pendant laquelle il pourrait être complètement lui-même, une émission qu'on pourrait, par exemple, intituler Serge Bélaire en liberté? Oui. Sans doute. Mais il n'est pas du tout certain qu'on lui permettrait de faire une telle émission.

"Dans ce métier, on nous cantonne dans certains emplois qui ne sont pas nécessairement ceux que l'on voudrait faire. C'est pour cette raison que certains ont été si étonnés que je puisse passer d'une émission faite pour M. Tartempion à une entrevue de fond avec Louis Pauwels, et faire, là, quelque chose de valable.

"Si je créais une émission, ce serait une sorte de Talk Show, mais qui aille un peu au fond des choses, qui s'intéresse à l'expérience humaine. Pour cela, il faudrait aller dans le milieu de la personne interviewée, vivre sa vie avec elle pendant un certain temps. Alors qu'habituellement, pour ce type d'émission, on commet l'erreur de transplanter en quelque sorte des gens qui ont fait des choses extraordinaires dans leur milieu — souvent à cause de ce milieu —, en

les amenant dans un studio où ils cessent, forcément, d'être les mêmes. Autre limite: on est un bien petit peuple et l'on a vite fait le tour des gens vraiment intéressants."

S'il rêve, comme chacun d'entre nous, à "autre chose", Serge Bélaire n'en accepte pas moins fort bien les contraintes du moment. Il aime son métier.

"C'est très stimulant d'être animateur. A force de rencontrer des gens, tu te rends compte que tu as toujours une foule de choses à apprendre. Moi, en tout cas, cela me stimule, c'est de là que m'est venue l'envie de retourner aux études." (Il vient de terminer un certificat de relations publiques au Service de l'éducation permanente de l'université de Montréal.) Ne serait-ce pas là le signe qu'il envisage d'entreprendre prochainement une nouvelle carrière?

"J'aimerais bien être avocat, nous confie-t-il. Mes livres de chevet, ce sont le Code civil, le Code de procédures civiles et le Code criminel. Mes sorties: les cours de justice. Le droit m'intéresse depuis longtemps. C'est peut-être l'humain, là encore, qui me fascine. Rien n'est plus humain qu'une cour de justice: tu vois la "crasse" s'étaler dans toute sa vérité, tu vois des gens qui se font rouler, tu entends des discours à l'emporte-pièce... et à l'emporte-piastre! Oui, je crois que je ferais un excellent avocat. En attendant, je vis ma vie vingt-quatre heures à la fois. Et puis, de toute façon, pour l'instant ça va très bien du côté professionnel, comme à peu près toujours d'ailleurs — je touche du bois! A quelques craintes près qui n'ont pas duré, c'est sur le plan personnel que je ressens quelques lacunes: aussi associal que je sois, j'ai besoin de partager avec d'autres. Evidemment, la relation avec le spectateur peut être une forme de partage mais, tout de même, je ne voudrais pas finir mes jours seul..."

"Bah! conclut-il dans un regain d'optimisme qui est à la fois le meilleur signe de santé et le meilleur gage de succès, je n'ai que trente-trois ans, ma vie n'est pas finie!"

Tout au contraire, a-t-on envie d'ajouter, trente-trois ans est un bien bel âge pour commencer une nouvelle vie: sinon pour terminer sa vie publique, du moins pour commencer une vie privée! ●

qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre à l'école.

"Lire a été très important pour moi; si je n'avais pas lu, mon certificat de 12e année d'études serait vite devenu une limite trop évidente."

Dix-huit années de travail, d'expériences diverses — de métier —, c'est peut-être de ça qu'est fait le talent, c'est-à-dire cette faculté de créer l'illusion que tout est facile, qu'on improvise.

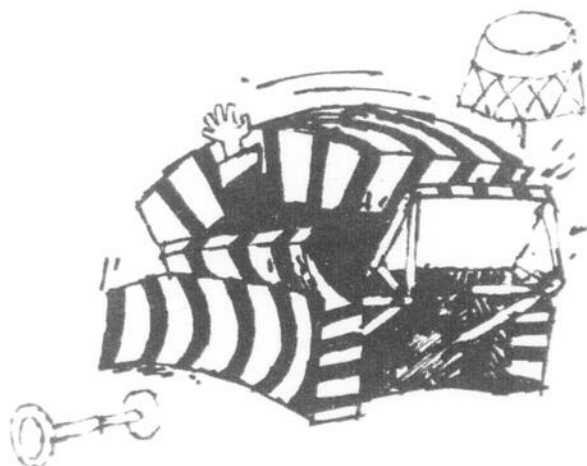
"Mes entrevues, je les prépare, et longuement dans certains cas. Pour l'entrevue avec Louis Pauwels, par exemple, à Rencontre, je me suis tapé une petite montagne de revues *Planète* et une quantité imposante de livres pour m'apercevoir d'ailleurs, en fin de compte, que ça ne m'avait servi que de toile de fond. C'est souvent ainsi: je me fais une idée de l'entrevue, je prends une foule de notes, mais ça ne sert que de tremplin pour aller chercher ce que l'homme est au moment où il me parle: ce qui peut être bien différent, dans certains cas, de ce qu'il était quand il a écrit tel livre, réalisé telle tâche."

Il faut dire que Serge Bélaire est servi dans son travail par une mémoire quasi photographique. Lors d'une émission, un spécialiste étant arrivé insuffisamment préparé mais muni d'une quantité de notes écrites devant lui servir de béquilles, Serge Bélaire, un peu distraitement, et par hasard, avait parcouru ces notes. Ce fut suffisant pour que le spécialiste en question, au cours de l'entrevue, reçoive à peu de choses près le cours qu'il était censé donner.

Une autre faculté que Serge Bélaire possède, c'est celle d'être à l'écoute du public: "Je me demande toujours comment il faut faire telle chose pour que ça passe l'écran. Et je pense que je commence à savoir ce que pense le public: dix-huit ans de métier, ça compte à la fin! On vient me voir souvent, on commente ce que je fais. Et ça aussi c'est important, le contact direct avec le public."

Mais s'il connaît le public, le public, lui, le connaît-il vraiment? Le Serge Bélaire qui apparaît régulièrement sur le petit écran est-il le vrai?

un monsieur absorbé



## Voici la lotion pour les mains et le corps ...et le nez.

Une lotion efficace pour les mains et le corps ne possède pas un parfum nécessairement agréable. Voilà pourquoi nous avons créé la nouvelle lotion aux herbes Vaseline Soins Intensifs. Elle hydrate et rafraîchit la peau tout aussi bien que la lotion ordinaire Vaseline Soins Intensifs. Mais son mélange délicat de dix herbes aromatiques lui donne un

parfum naturel subtil et fin. Si vous utilisez la lotion Jergens, Avon ou toute autre marque, voici de quoi vous convaincre. Essayez la nouvelle lotion aux herbes Vaseline. Et si elle n'est pas plus efficace que votre marque habituelle, retournez-nous le flacon vide d'ici le 1<sup>er</sup> mars 1975. Nous vous en rembourserons le plein prix, en plus des frais postaux.\*

### La nouvelle lotion aux herbes Vaseline® Soins Intensifs®

Remboursement garanti si vous n'êtes pas satisfaite.

Vaseline et Soins Intensifs sont des marques déposées. \*Un seul remboursement par famille.



### LE MONDE DE SERGE CHAPLEAU

Un album de 12 caricatures en couleur publiées dans *Perspectives*. Vous pouvez vous procurer cet album en faisant parvenir un chèque ou un mandat-poste au montant de \$3.50

fait à l'ordre de  
Perspectives Inc. Case postale 1848 Place d'Armes  
Montréal  
Québec

107 timbres du monde entier. Seulement 10c



Expédition rapide de cette spectaculaire collection aux quatre coins du globe. Timbre commémoratif de Tout Ankh Amen, timbre triangulaire de la Mongolie, d'autres séries illustrées ici, plus séries anciennes sur l'Afrique, l'Asie, l'Europe, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, l'Australie et l'Antarctique. 107 timbres différents. Aussi séries en consignment. Vous achetez ceux que vous désirez — ou aucun — et retournez le reste. Vous pouvez annuler en aucun temps. Envoyez 10c aujourd'hui.  
Williams Stamp Co., Dept. IPES St. Stephen, N.B., Canada.

Les pommes de terre sont bien de chez nous. Mais elles sont d'ailleurs aussi, nous l'oublions parfois. Je me suis amusée à rassembler des recettes de pommes de terre de divers pays. Je vous les offre cette semaine.

Je recommande particulièrement la galette à la suisse, même si sa cuisson est un brin compliquée, et le *kugley*, dont une amie lithuanienne m'a donné la recette, car ces plats sont non seulement inhabituels mais d'un goût exquis.

Les pommes de terre reviennent sur nos tables à peu près tous les jours. Il est important d'en varier souvent la présentation.

## GALETTE DE POMMES DE TERRE A LA SUISSE

9 pommes de terre moyenne

1½ cuil. à thé de sel

4 tranches de bacon, en dés

¼ de tasse d'oignon haché

¼ de tasse de piment vert haché  
(facultatif)

Approximativement 6 cuil. à table  
d'huile à cuisson

Approximativement 4 cuil. à table de  
beurre

Bien brosser les pommes de terre (ne pas les peler) et les mettre dans une grande casserole. Ajouter suffisamment d'eau bouillante pour les couvrir complètement. Faire bouillir vivement pendant 10 minutes ou jusqu'à ce qu'on puisse enfoncer la pointe d'un couteau 1 pouce dans une pomme de terre avant qu'elle ne touche la partie non encore cuite de la tubercule. Egoutter immédiatement les pommes de terre et les laisser refroidir suffisamment pour pouvoir les manipuler. Les peler et les mettre dans un bol. Couvrir de papier de cuisine transparent et réfrigérer 1 heure.

Râper les pommes de terre juste avant de cuire la galette. Utiliser une râpe fine et faire les petits filaments aussi longs que possible. Ajouter le sel et brasser délicatement, à la fourchette.

Faire frire, dans une petite poêle épaisse, les morceaux de bacon jusqu'à ce que leur partie grasse semble transparente. Ajouter l'oignon et le piment vert et continuer la cuisson, en brassant, jusqu'à ce que ces légumes soient ramollis. Retirer du feu.

Mettre 3 cuil. à table d'huile et 2 cuil. à table de beurre dans une poêle de fonte épaisse, de 10 pouces de diamètre. Y mettre la moitié des pommes de terre et les presser fermement avec le dos d'une pelle à tourner les oeufs. Couvrir du mélange au bacon en l'étalant jusqu'à 1 pouce du bord, tout autour. Etaler sur le tout, uniformément, le reste des pommes de terre. Souder les pommes de terre ensemble, tout autour de la galette, en pressant bien avec la pelle.

Cuire à feu modérément haut, de 8 à 10 minutes ou jusqu'à ce que le dessous de la galette soit bien bruni. Mettre une grande assiette ou une plaque à biscuits sur le dessus de la poêle. Retourner la poêle et l'assiette ensemble, en les tenant fermement.

Remettre la poêle sur le feu et y mettre, de nouveau, de l'huile et du beurre. (J'ai dû utiliser les mêmes quantités de ces ingrédients, soit 3 cuil. à table d'huile et 2 cuil. à table de beurre, que la première fois.) Bien chauffer. Faire glisser la galette dans la poêle, avec précautions, le côté bruni sur le dessus. La presser fermement et continuer la cuisson, 8 minutes ou jusqu'à ce que la galette soit bien brunie en dessous et croustillante tout autour.

Retourner dans un grand plat de service, chaud, couper en pointes et servir immédiatement. (De 6 à 8 portions)

## POMMES DE TERRE A LA HONGROISE

4½ tasses de pommes de terre en  
cubes de ½ pouce

½ tasse d'eau bouillante

1 cuil. à thé de sel

¼ de tasse de beurre

1 tasse de crème sure, du commerce

½ cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

Paprika

Mettre les pommes de terre dans une casserole épaisse et de grandeur moyenne. Ajouter l'eau bouillante et 1 cuil. à thé de sel. Couvrir et faire bouillir 3 minutes. Egoutter.

Ajouter le beurre aux pommes chaudes. Couvrir de nouveau et cuire à feu moyen, en remuant souvent la casserole ou en brassant, pour empêcher les pommes de coller au fond, 15 minutes ou jusqu'à ce que les pommes de terre soient tendres. Ajouter la crème sure, ½ cuil. à thé de sel et le poivre, brasser et servir immédiatement, saupoudré de paprika. (4 portions)

## SALADE CHAUDE A L'ALLEMANDE

6 pommes de terre moyennes

12 tranches de bacon, coupées en  
petits morceaux

1 gros oignon, haché

1 tasse de vinaigre blanc

1 tasse d'eau bouillante

2 cubes de bouillon de boeuf

2 cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

2 cuil. à thé de sucre

2 jaunes d'oeufs, légèrement battus

Laver les pommes de terre, en les brossant bien. Les faire bouillir, avec leur pelure, pour qu'elles soient juste tendres. Egoutter et laisser refroidir. Peler les pommes de terre, les couper en tranches de ¼ de pouce d'épaisseur et les mettre dans un grand bol.

Cuire les morceaux de bacon, dans une grande poêle épaisse, jusqu'à ce qu'ils soient croustillants. Ajouter l'oignon et continuer la cuisson, en brassant, jusqu'à ce qu'il semble transparent. Ajouter le vinaigre, l'eau bouillante, les cubes de bouillon, le sel, le poivre et le sucre. Cuire, en brassant, jusqu'à ébullition. Ajouter, aux jaunes d'oeufs, un peu du liquide bouillant, petit à petit et en brassant. Remettre le tout dans la poêle, petit à petit et en brassant. Retirer du feu et verser sur les pommes de terre. Servir immédiatement. (6 portions)

## KUGLEY

Huile d'olive

6 tranches de bacon, coupées en  
petits morceaux

6 grosses pommes de terre

3 petits oignons

3 oeufs

3 cuil. à table de farine

1 boîte de 6 onces de lait évaporé

1½ cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

Chauffer le four à 400°. Graisser d'huile d'olive un plat à cuire en verre, de 12 x 7½ x 2 pouces.

Faire frire le bacon jusqu'à ce qu'il soit bien cuit sans être croustillant. Ne pas l'égoutter.

Passer les pommes de terre et les oignons à la râpe fine. Battre ensemble, à la fourchette et dans un grand bol, les oeufs, la farine, le lait, le sel et le poivre. Ajouter les pommes de terre, l'oignon et le bacon (avec sa graisse de cuisson). Mêler délicatement, à la fourchette, et mettre dans le plat à cuire.

Cuire au four 1 heure. Couper en carrés et servir très chaud. (6 portions)

## POMMES FRITES A LA HOLLANDAISE

2 cuil. à table de beurre

2 cuil. à table d'oignon finement  
haché

2 tasses de pommes de terre crues,  
en tranches minces

1 cuil. à thé de sel

Poivre fraîchement moulu

1 oeuf

Chauffer le beurre dans une poêle épaisse. Y cuire l'oignon, à feu doux et en brassant, jusqu'à ce qu'il soit doré. Ajouter les pommes de terre, les saupoudrer du sel et, généreusement, de poivre fraîchement moulu. Couvrir et faire frire à feu moyen pendant 5 minutes. Découvrir et continuer la cuisson, à feu moyen et en retournant quelques fois les pommes avec une pelle à tourner les oeufs, délicatement pour ne pas en briser les tranches. Cuire ainsi 5 minutes ou jusqu'à ce que les pommes soient dorées et tendres. Battre l'oeuf à la fourchette. Le verser sur les pommes cuites, brasser délicatement, à la fourchette, et servir immédiatement. (2 portions)

## POMMES DE TERRE O'BRIEN

3 cuil. à table de graisse de bacon ou  
de beurre

6 pommes de terre moyennes, cuites  
et coupées en dés

½ tasse d'oignon finement haché

1 cuil. à thé de sel

¼ de cuil. à thé de poivre

2 cuil. à table de persil haché  
(facultatif)

Faire fondre la graisse de bacon ou le beurre dans une grande poêle épaisse. Ajouter les pommes de terre, l'oignon, le sel et le poivre et mêler délicatement, à la fourchette. Presser fermement avec le dos d'une pelle à tourner les oeufs. Cuire, à couvert et à feu moyen, de 10 à 15 minutes ou jusqu'à ce que le dessous de la galette de pommes de terre soit bruni et croustillant. Couper en 4 pointes et tourner chacune avec la pelle. Presser de nouveau fermement et continuer la cuisson jusqu'à ce que le dessous de la galette soit bruni et croustillant. Parsemer du persil et servir immédiatement. (4 portions)

erre  
sse.

e  
x  
it  
es  
t,  
ir  
5  
nt  
ne  
nt  
es.  
ce  
n-  
Le  
er  
vir

OU  
s

ou  
èle  
re,  
ler  
ser  
e à  
et  
ou  
let-  
et  
et  
sser  
la  
de  
ant.  
dia-



# Gratuit

## Catalogue de Grainages

# Stokes



### HAUTE QUALITE A DE BAS PRIX DE VENTE

1400 fleurs et légumes d'élite ainsi que des accessoires. Des informations agricoles complètes pour les amateurs et les professionnels couvrant toutes variétés. Une vraie "Bible pour le Jardinier" incluant tout ce que vous avez besoin pour obtenir le meilleur jardin. Plusieurs exclusivités d'Europe, d'Asie et du Sud d'Amérique ainsi que les anciennes variétés préférées. Demandez-le aujourd'hui.

SEMENCES STOKES LTEE. 3135 STOKES BLDG., ST. CATHARINES, ONT.  
L2R 6R6

IMPRIMEZ:

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code  
Postal \_\_\_\_\_



**65 TIMBRES DIFFÉRENTS  
DU MONDE ENTIER** 10¢  
SEULEMENT

Envoyez-nous 10¢ aujourd'hui, et nous vous retournerons aussitôt:

- les 65 timbres différents du monde entier
- et une très belle sélection de timbres pour examen. Vous pourrez décider d'en acheter ou pas, et nous retourner le reste.

QUEBEC STAMP CO. LTD.  
B.P. 7300, Québec 7, P.Q., Canada



**GRATUITE!**  
**25 TIMBRES  
RUSSE**  
**PLUS  
SERIE DE  
PITTORESQUES**

Collection superbe, entièrement GRATUITE! Aussi de beaux timbres de notre service d'approbation, avec liste de nos spéciaux. Ecrivez dès aujourd'hui, inclure 10¢ pour frais.

**LAKEVIEW STAMPS**  
C. P. F888 PIKE RIVER, QUEBEC, CANADA

### PERSPECTIVES

est publié chaque semaine par Perspectives Inc., 231, rue Saint-Jacques, Montréal

Président  
Jean-Guy Faucher

Vice-président  
Jean Robert Bélanger  
Secrétaire  
Paul Audet  
Trésorier  
Roch Desjardins  
Directeur de la rédaction  
Pierre Gascon

### LE CALENDRIER 1975 de Margo Oliver contient 41 recettes pour les quatre saisons.

Voici l'édition du calendrier le plus en demande au Canada. Spécialement conçu pour la Canadienne, ce calendrier est vraiment pratique. Chaque mois est magnifiquement illustré en couleurs. Format 21" x 13 1/2".

Commandez maintenant: quantité limitée

A  
PERSPECTIVES INC.  
CALENDRIER 1975  
CASE POSTALE 1848,  
PLACE D'ARMES,  
MONTREAL, P.Q. H2Y 1M6

Veuillez m'adresser par retour du courrier \_\_\_\_\_ exemplaires du calendrier 1975 de Margo Oliver, au prix de \$3.95 plus 35¢ pour frais d'expédition pour chaque exemplaire.

Cheque ou mandat ci-joint (à l'ordre de Perspectives)

Portez à mon compte ChargeX ou Master Charge no \_\_\_\_\_

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_

PROV \_\_\_\_\_

CODE \_\_\_\_\_

P380152

# ouvrier

Merci M. Caouette

C'est avec la plus vive indignation que j'ai appris que mes confrères journalistes de la galerie de la presse d'Ottawa auraient accepté des pots-de-vin de 5, 10 ou 20 dollars. Je suis reconnaissant envers Réal Caouette d'avoir dévoilé cette scandaleuse affaire qui élabousse tous les journalistes exerçant leur métier avec dignité. C'est désolant de constater que des collègues ayant atteint les sommets de la profession et oeuvrant dans une grande capitale puissent se conduire de la sorte. On dirait des scribouilleurs de province!

Je n'ai pas plus de sympathie à l'endroit des députés et ministres qui perpétuent la situation. Même un échevin de petite ville n'offre plus pareils pots-de-vin. Comme il fallait s'y attendre, la courageuse déclaration du chef du Crédit social n'a pas eu d'échos: les représentants du peuple ont fait des gorges chaudes et tout est rentré dans l'ordre. Malgré des augmentations de salaire considérables, ils sont toujours aussi mesquins et continuent d'élargir le fossé entre les bien-nantis et les autres.

Il y a longtemps que j'ai fait mes premières armes dans le journalisme. A cette époque, nous avions des tarifs pour les pots-de-vin. On ne nous offrait pas n'importe quoi. Un compte rendu de funérailles, par exemple, rapportait quelques dizaines de dollars. Pour publier dans le journal le nom d'une personne qui avait suivi le cortège, nous empochions un dollar. La somme montait à deux dollars dans le cas d'un individu qui avait préféré vaquer à ses occupations journalières plutôt que d'assister aux funérailles mais tenait quand même à voir publier son nom. L'assureur du défunt qui ratait ses funérailles ne s'en tirait pas à moins de cinq dollars pour apparaître dans le défilé du journal. Je me souviens de funérailles où les assistants se comptaient sur les doigts des deux mains mais dont le compte rendu s'étirait sur une colonne complète. De belles funérailles payantes!

En Cour, les accusés montraient plus de décence que les députés d'aujourd'hui. Nous n'omettions jamais leurs noms à moins de cinq dollars, et encore fallait-il que le délit soit mineur. Pour un bon vol ou une grosse fraude, un accusé ne gardait pas l'anonymat à moins de 10 ou même 15 dollars. Hélas! dans le temps comme aujourd'hui, il y avait des juges sans respect pour l'information du public et qui décrétaient le huis clos. Saviez-vous combien rapportait une assemblée électorale de village? Cinq piastres pour l'opposition et dix pour le parti au pouvoir!

En 20 ans, le coût de la vie a augmenté de quatre fois et les nouvelles qu'un simple candidat annonçait à ses électeurs de Saint-Agapit ou de Trois-Pistoles n'avaient pas du tout la gravité de ce que peut déclarer en Chambre un Marc Lalonde ou un Robert Stanfield. Ce n'est pas à moi de créer des normes pour mes confrères de la galerie de la presse, mais il me semble que pour moins de 100 dollars je ne lèverais pas le petit doigt sur le clavier de ma machine à écrire. On a assez brimé les journalistes, assez déprécié le travail intellectuel au profit du travail manuel...

C'est fini le temps où un journaliste devait accepter un "cinq" pour monter en épingle la déclaration d'un député, alors que les plombiers, les électriciens ou n'importe quel autre ouvrier de la construction réclament des milliers de dollars pour l'installation d'une petite pièce d'équipement "non syndiquée". Pendant que ces travailleurs se construisent des centres sportifs, c'est à peine si nos journalistes parlementaires ont les moyens d'aller patiner sur le canal Rideau. Mais c'est bien leur faute, parce que s'il est une chose qu'un journaliste consciencieux ne doit jamais accepter, c'est de perpétuer des inégalités sociales aussi criantes!

Au Parlement comme ailleurs, les pots-de-vin devraient faire l'objet d'une tarification minutieuse et être indexés au coût de la vie. J'espère que la Fédération des journalistes va intervenir auprès de ces confrères crapuleux qui coupent les prix et déprécient la profession.

S'il fallait que ma femme apprenne qu'ils se contentent de 10 dollars quand moi je lui en réclame 50 pour ne pas parler d'elle dans cette chronique...

Perforé pour votre commodité

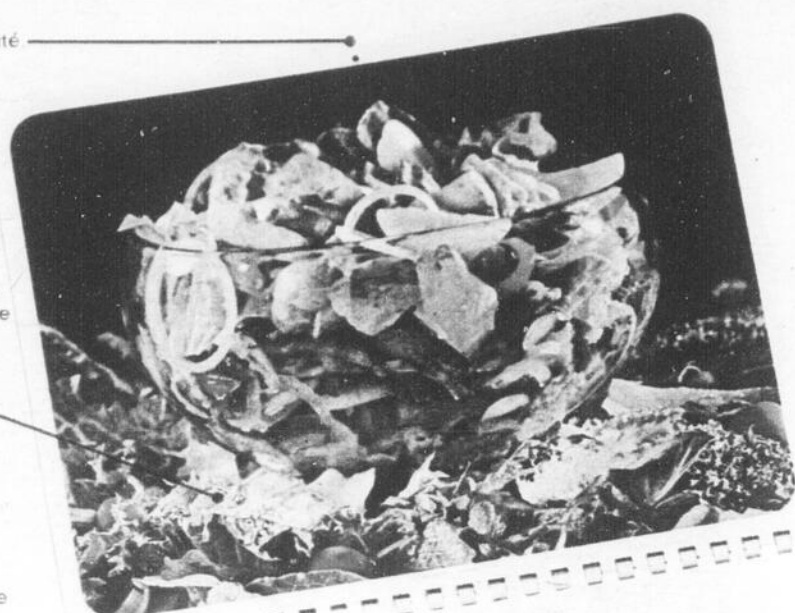
A chaque mois correspond une magnifique photo en couleurs qui illustre un plat de la saison.

Caractéristique importante: la semaine commence le lundi; le samedi et le dimanche se côtoient à droite

Les jours de fête sont bien indiqués, ainsi que les quartiers de la lune.

**GRAND FORMAT**  
14" x 13½"  
pour lecture facile

Toute la place qu'il faut pour griffonner: rendez-vous, dates des vacances, invitations, notes personnelles



Juillet 1975

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi	Samedi	Dimanche
	1	2	3	4	5	6
	8	9	10	11	12	13
7			17	18	19	20
14	15	16	24	25	26	27
21	22	23	31			
28	29	30				

# Le calendrier 1975 de Margo Oliver

contient des recettes  
pour les quatre  
saisons.

## Le calendrier 1975 de Margo Oliver

Voici l'édition du calendrier le plus en demande au Canada. Spécialement conçu pour la Canadienne, ce grand et magnifique calendrier est vraiment pratique. A la fois calendrier, agenda, livre de recettes culinaires, le calendrier tous usages 1975 de Margo Oliver ajoutera également une note décorative à votre foyer.

## 41 grandes recettes

Boeuf braisé à la crème sure, salade de fruits d'hiver, friandises au chocolat... Margo a rassemblé une collection de 41 de ses recettes favorites, de la plus simple à la plus élaborée. On y trouve de tout, depuis les plats principaux jusqu'aux nouvelles manières de servir les légumes, et d'exquis desserts. Toutes sont des créations Margo Oliver, groupées selon la saison. Utilisez le bulletin de commande ci-dessous pour obtenir votre exemplaire.



## Margo Oliver,

experte culinaire de la Bonne Cuisine de Perspectives et auteur de deux livres de recettes à succès, a conçu ce calendrier pour les Canadiennes, qui d'ailleurs ont grandement apprécié l'édition 1974.



## Jolies lithographies en couleurs

Chaque mois est magnifiquement illustré en couleurs sur papier de qualité supérieure. Parfait pour décorer, sur un support ou encadré au mur, votre cuisine, votre salle à manger ou votre salle de séjour.

## Un cadeau idéal

Le calendrier 1975 est un cadeau qui fera sûrement plaisir à beaucoup de gens. Commandez-en plusieurs pour être sûr de ne décevoir personne.

COMMANDEZ MAINTENANT: QUANTITÉ LIMITÉE

LE CALENDRIER 1975 DE MARGO OLIVER  
PERSPECTIVES, B.P. 1848, PLACE D'ARMES  
MONTREAL, QUEBEC H2Y 1M6

Veillez m'adresser par retour du courrier \_\_\_\_\_ exemplaires du calendrier 1975 de Margo Oliver, au prix de \$3.95 plus 35¢ pour frais d'expédition pour chaque exemplaire.

- Chèque ou mandat ci-joint (à l'ordre de Perspectives)  
 Portez à mon compte Chargex ou Master Charge no:

\_\_\_\_\_

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ APP \_\_\_\_\_

VILLE \_\_\_\_\_ PROV \_\_\_\_\_ CODE \_\_\_\_\_

# Le meilleur tabac qui se puisse acheter



Les cigarettes Rothmans sont aujourd'hui vendues dans plus de 160 pays,  
100 lignes aériennes et 150 lignes maritimes.

Avis: Le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social considère que le danger pour la santé croît avec l'usage.